

pointes maisons de plaisance, dont les frontons blancs et lisses comme de la porcelaine, se voilent de saulés et de peupliers ondoyans. Ce sont des prés coupés de canaux comme ceux de la Frise, où de loin des goelettes à la voile ont l'air de glisser sur l'herbe, au milieu des troupeaux de bœufs et de moutons. Le chemin de fer vous prend tout à coup et vous entraîne en tourbillonnant par les bois, par les champs, à travers les entrailles des monts ; puis ce sont les eaux vertes, les pentes fertiles, les larges et sinueux côtesaux de la Delaware, et sur ses deux bords la splendide Philadelphie couvrant la plaine de ses nombreux édifices et de ses massives maisons de briques alignées au cordeau. Quand je descendis sur le quai, la population revenait du prêche ; c'était un dimanche. Je fus ébloui d'abord de l'innombrable quantité de belles femmes qui remplissaient les rues. Toutes avaient la taille haute et développée, des traits fins et incomparables, qui rend les Américaines de cette ville les plus attrayantes femmes du Nord. Je distinguai dans la foule, à la pâleur mate du teint, les créoles de Baltimore et de la Nouvelle-Orléans ; la grâce nonchalante de leurs mouvemens tempérant l'allure un peu empressée de la ville quakeresse.

De grands vieillards au front chauve ou blanchi, vêtus de longs habits carrés et du tricorne de Guillaume Penn, escortaient d'un pas réglé ces belles personnes. Les jeunes gens, habillés plus à la moderne, n'en portaient pas moins la cravate blanche et le frac boutonné jusqu'au menton ; leurs figures roses étaient calmes et graves. Il n'y eut pas jusqu'aux rues symétriquement coupées à angles droits, jusqu'aux boutiques, qui ne me semblassent exhaler un parfum de quakerisme étouffant pour une poitrine française. C'est pourtant une belle religion que celle qui s'appelle la religion des amis !... Je crois que je me ferais aisément quaker !

Ainsi que tu dois l'imaginer, mon cher Etienne, ma première excursion ne fut ni pour Gerard's College, ni pour l'Alm's House, ni même pour la prison pénitentiaire ; je ne me souciais guère des merveilles de l'Atlantides des Etats-Unis. Je m'en fus tout droit au bord du Schuylkill, dont les flots modestes parlaient beaucoup plus haut à mon cœur que la majestueuse Delaware avec ses souvenirs historiques. Je remontai le cours tortueux de cette rivière sous l'ombre des saules, jetant un furtif regard pardessus toutes les haies, à travers tous les treillis, grilles ou barrières qui s'élevaient à gauche et à droite du sentier que je suivais ; mais ce fut en vain que j'employai toute la journée à ma poursuite, et le soir me surprit bien loin de la ville sans que ni enquêtes, ni recherches pussent me procurer la moindre notion sur la demeure du respectable John Lyland. Prudy m'avait si bien décrit ce lieu que je croyais l'avoir gravé dans la mémoire, et c'est une des extravagances des artistes et des poètes, de croire que la nature ressemble à leurs rêveries.

Je revins assez triste à la ville, et recommençai le lendemain ma recherche aussi infructueusement que la veille ; deux jours s'écoulèrent ainsi à battre les environs et j'atteignis ainsi la veille du jour où mon paquebot devait mettre à la voile pour la France. Il fallait six heures de route pour revenir à New-York, je me préparai donc, le cœur navré, à partir de grand matin le lendemain.

Découragé, harassé de fatigue, je me dérobai vers le soir aux bruits de la ville et me réfugiai dans la solitude du Fair-Mount, charmante colline couronnée d'un lac artifi-

ciel. C'est le réservoir où la ville puise l'eau nécessaire à sa consommation, qu'une machine à cylindres ingénieuse et fort simple, nommée le *water-work*, fait monter du Schuylkill au sommet du Fair-Mount. Une belle terrasse dallée en granit se projette jusqu'au milieu du bassin que forme en cet endroit la rivière, et un petit temple grec, soutenu par huit colonnes, s'élève à l'extrémité. Je m'assis solitairement sur l'un des bancs de marbre, regardant le paysage sans le voir et maudissant mon étoile. J'interrogeais vainement cette terre muette qui s'obstinait à me cacher le secret de la demeure de Prudy, et je reprochais déjà à la jeune quakeresse de m'avoir trompé, pour mieux se mettre à l'abri de ma poursuite. Un bruit de pas sur la terrasse me tira de ma rêverie. J'aperçus à travers l'ombre épaissie du crépuscule un vieillard accompagné de deux femmes vêtues de noir ; dans mon humeur chagrine, je me levai pour ne pas me rencontrer avec ces tardifs promeneurs. Je m'acheminai vers la ville, lorsqu'en passant auprès d'eux un léger cri me fit tourner la tête ; une jeune femme grande et svelte se détacha du groupe et marcha rapidement vers moi les deux mains tendues. Le cœur me battit ; pourtant ce fut avec difficulté que je reconnus Prudy ; ses habits de femme la changeaient tellement que je pouvais à peine en croire mes yeux. Elle me parut plus grande, plus âgée, plus noblement belle que je ne me l'étais imaginé, et quand elle me pressa cordialement la main entre les siennes, je me sentis pris de je ne sais quel respect timide que n'autorisait guère sans doute notre intimité passée, mais que l'on éprouve instinctivement pour les femmes lorsqu'on les sait dignes d'estime.

Prudy, au contraire, parut joyeuse de me revoir et parfaitement à l'aise. Elle m'entraîna aussitôt vers l'homme qui l'accompagnait, et je me trouvai en face de l'un des plus beaux vieillards que j'eusse jamais rencontrés. Sa taille haute et droite, sa physionomie ouverte et respirant la probité lui donnaient un air d'autorité irrésistible.

— Mon père, lui dit Prudy, voici le gentleman français dont l'amitié et la protection m'ont été d'un si grand secours durant mon voyage.

Le docteur Lyland me tendit la main à son tour :

— Ami, me dit-il, tu as été bon et généreux pour ma famille, je t'en remercie. Je suis aussi que tu es brave, c'est le caractère de ta nation ; si tu as besoin d'aide ou d'amitié, dispose de moi, je suis prêt à te servir.

Je remerciai le quaker de ses offres obligeantes, et lui appris que devant partir sans faute le lendemain matin, je ne pouvais en profiter. En parlant ainsi, je regardai Prudy ; elle ne parut point émue ni même étonnée.

— Je suis fâché que tu partes si promptement, me dit le vieillard ; j'aurais été content de te voir plus à loisir ; ma fille m'a parlé avec éloge de ton instruction et de ton caractère. Tu aurais peut-être bien fait d'étudier davantage ce pays avant de le quitter. Il y a de bonnes leçons à recueillir parmi nous pour votre vieille Europe, quoique pourtant l'esprit de corruption fasse ici de grands progrès. Du moins accorde-nous cette soirée, puisque tu peux en disposer.

Je ne demandais pas mieux, et le bras de Prudy fut à l'instant sous le mien. Le vieux Lyland marcha devant nous, donnant la main à sa plus jeune fille, qui avait environ quatorze ans, et qui était si pénétrée des rigides principes de sa secte, que la curiosité féminine

ne la fit pas se retourner une seule fois.

J'étais secrètement dépité de la tranquillité avec laquelle Prudy avait accueilli la nouvelle de mon départ si prochain. J'avais compté sur la surprise, l'attendrissement, le trouble d'une passion mal endormie, je ne trouvai rien de tout cela. Je lui dis après un moment de silence :

— Vous me pardonnez donc d'avoir manqué à ma promesse ?

— Tu as bien fait ; je t'avoue que j'aurais eu du regret à ne pas te revoir avant ton départ.

— Et si je ne parlais pas ?

— Je crois trop à ton honneur pour le supposer. Si tu ne devais pas réellement partir, tu ne serais pas venu ici.

— Et si pourtant, malgré une absence de trois mois, malgré tous mes efforts pour vaincre le sentiment qui me domine, je n'avais pu réussir à l'étouffer. Si je vous aimais toujours, Prudy, avec le même entraînement qui m'a fait vous dévouer mon existence, me repousseriez-vous encore ? Voudriez-vous m'exiler loin de vous ?

— Laissons-là ces folies, répondit froidement la jeune femme ; tu m'affliges en parlant ainsi. Nous ne sommes plus à bord, au milieu des circonstances exceptionnelles qui m'ont contraint à sortir des convenances imposées aux femmes. J'ai honte d'y penser, et j'ai souvent regretté que nous nous soyons connus de cette façon. Puisque le hasard nous réunit, et que c'est pour la dernière fois, ne troublons pas ces momens par de pénibles souvenirs.

— Vous êtes donc heureuse maintenant ? Rien ne manque à vos vœux ?

— Jamais la paix de la famille ne m'a paru si douce ! Mon seul vœu est de vivre toujours ainsi et de ne quitter jamais mon bon père. Quand je suis revenue en pleurs me mettre à genoux devant lui, il m'a vue si repentante que pas un reproche n'est sorti de sa bouche. Il m'a relevée en m'embrassant ; j'ai repris ma vie d'autrefois comme si rien absolument n'était venu l'interrompre. Mets-toi à ma place : est-ce que tu voudrais répondre au pardon par une seconde fuite, récompenser cette inépuisable confiance par une nouvelle ingratitude ?

Je me tus ; cet appel à ma conscience était direct, et je vis qu'en effet je n'avais rien de mieux à faire qu'à m'éloigner de Prudy. Je compris que ses principes de vertu et de religion, surpris par le choc imprévu des événements, ébranlés un instant par l'assaut des passions, s'étaient avivés et fortifiés en se retremplant à la source où elle les avait puisés. Cette pauvre âme tourmentée s'était reposée à l'ombrage paternel ; elle s'était raffermie en y retrouvant la paix de ses jeunes ans et le contentement inséparable d'une vie honnête et recueillie.

Toutes ces illusions me vinrent à la fois et détruisirent les illusions que mon incorrigible vanité m'avait inspirées. J'eus honte à mon tour de lui parler du passé. Pourtant, il m'en coûtait, et un soupir m'échappa.

— Tu parais triste et découragé, me dit Prudy en s'appuyant affectueusement sur mon bras. Pourquoi es-tu ainsi, au moment de revoir tes amis et ta patrie ?

— Parce qu'en quittant ce pays, j'emporte un désenchantement de plus. J'ai cru follement à votre amour, Prudy, et je vois maintenant combien je me suis abusé.

— Hélas, ami, me dit-elle en souriant, ne seras-tu donc jamais raisonnable ; que veux-tu de plus que la sainte et vive amitié que je conserverai toujours pour toi ? N'as-tu donc pas encore assez d'expérience de la vie pour comprendre combien une affection calme et